



## LE PETIT DOIGT DE MAMAN

L'autre jour, j'étais en colère,  
J'ai f' appé ma petite sœur  
Bien fort !... puis je l'ai fait se taire,  
Car elle criait de frayeur,  
Nous étions seuls, nul ne m'a vu,  
Et cependant, maman l'a su...  
Par qui ? par qui ?

Serait-ce par son petit doigt ?  
Ce petit doigt, grande merveille,  
Comme vous lui parlez à l'oreille,  
Oui, que je sois sage ou méchant,  
Il rapporte tout à maman.

Croiriez-vous b'ien qu'à notre porte,  
Un pauvre mourait de faim...  
J'avais un sou, je le lui porte,  
Et je lui donne aussi mon pain.  
Nous étions seuls, nul ne m'a vu,  
Et cepend'ant, n'aman l'a su,  
Par qui ? par quoi ?

Le mien, comprenez-vous la chose ?  
N'est pas de moitié si savant ;  
Jamais il ne parle, il ne cause,  
J'ai beau l'interroger souvent ;  
Pourtant, puisqu'il est avec moi,  
Ce que je fais, vite il le voit !  
Serait-il sot, mon petit doigt ?

Non !... Mais peut-être qu'à l'oreille  
Il ne peut me conter merveille,  
Parce qu'il manque aux doigts d'enfants,  
Le cœur qui dit tout aux mamans.

VICTOR DE LAPRADE.

## LE SACRIFICE

## I



AMAS il ne s'était senti si heureux. La joie débordait de son cœur. C'était donc possible, ce grand bonheur, qu'il avait à peine osé rêver ! Et le avait dit : OUI, la mignonne créature, en laissant tomber dans sa grosse main qui tremblait sa petite main si blanche et si douce.

C'est qu'il l'aurait peut-être voulue un peu plus joyeuse ; il eût aimé à voir ses grands yeux bleus s'éclairer d'un beau sourire, son regard se fixer franchement sur le sien ; elle avait, au contraire, tout le temps baissé la tête ; et quand la vieille maman l'avait embrassée, comme on aurait embrassé une sainte, il lui avait paru qu'elle était à son tour toute tremblante.

Mais à quoi diable allait-il penser maintenant ? N'aurait-il pas fallu qu'elle se jetât à son cou ! N'étaient-elles pas charmantes, au contraire, ces rougeurs craintives des jeunes filles ? Et d'ailleurs, qui la forçait à dire : OUI ! Ne l'avait-il pas laissée libre de répondre comme elle le voudrait ?

Dame ! pour sûre que cela lui aurait fait un gros chagrin si elle avait répondu : NON Mais au contraire ! En présence de la mère, encouragé par celle-ci, roulant entre ses gros doigts sa casquette neuve, il lui avait demandé :

— Mlle Denise, voulez-vous être ma femme ? La mère a déjà dit oui. C'est de vous que dépend maintenant tout mon bonheur !

Et elle avait regardé la vieille femme puis, doucement, elle avait répondu : OUI, mais si bas, qu'à peine l'avait-il entendue.

Et au milieu de mille folies qui lui passaient par la tête, il lui avait expliqué ses projets d'avenir ! Comme ils allaient être heureux tous les trois ! Quel joli petit ménage il lui monterait, et comme

il travaillerait gaiement quand il saurait qu'au retour de ses pénibles voyages, dans une mignonne chambrette toute blanche, sa femme l'attendrait ! Et tandis que le soleil brillait, que les moineaux piaillaient joyeux dans les branches vertes, tout en hâtant le pas, il se rappelait leur histoire. Presque un roman. Le père, un vieux camarade, son aîné de quelques années, chauffeur comme lui à la compagnie du chemin de fer de Lyon, blessé mortellement pendant une fausse manœuvre, lui avait demandé, avant de mourir, de veiller sur la femme et l'enfant qu'il laissait ainsi seules dans la vie. L'enfant, une gamine encore, en robes courtes, dont il ne se doutait guère devoir faire un jour sa femme. Il avait promis, et il s'était acquitté de sa tâche sans faiblir, aidant même la veuve de sa bourse, quand les travaux de couture chômaient. Peu à peu, l'enfant grandit, et un jour, subitement, la jeune fille s'était révélée à lui. Alors, un sentiment nouveau était né dans son cœur, le prenant tout entier. Il aimait Denise. Il essayait d'oublier ; il ne le pouvait pas ; et il était si malheureux, si malheureux, qu'un beau jour la vieille maman lui avait arraché son secret. Elle l'avait deviné, il y avait longtemps, la chère femme ! Et sans lui laisser même le temps de finir, elle l'em brassait et lui disait :

— Parlez à Denise, Claude. Elle sait comme moi tout ce que nous vous devons. Ne doutez pas d'elle !

## II

Cinq heures tout à coup sonnèrent ; Claude leva la tête, brusquement réveillé au milieu de ses douces songeries.

— Cinq heures ! s'écria-t-il. Je ne suis pas en avance aujourd'hui. Bah ! une fois n'est pas coutume !

Et, franchissant la grande porte d'entrée large ouverte, saluant joyeux de la main les camarades qu'il rencontrait, il ajouta, comme après réflexion :

— C'est égal ! c'est Pierre Meursant, mon petit mécanicien, qui va être surpris quand je l'inviterai à ma noce !

## III

Le train filait maintenant, déroulant comme un fantastique ruban la longue suite de ses wagons, et, dans le jour qui tombait, traversant comme un éclair la campagne tranquille, couraient les deux lanternes rouges de la locomotive. On venait de franchir l'avant-dernière station ; la gare prochaine était loin. On marchait maintenant à toute vitesse.

Pierre et Claude, debout à l'arrière de la machine, causaient, surveillant la voie.

Tout à coup, Claude, frappant sur l'épaule du jeune mécanicien, demanda :

— Qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui ? Depuis que nous nous sommes mis en route, c'est à peine si j'ai pu vous arracher quelques paroles. Vous d'ordinaire si joyeux ! On dirait que d'un seul coup se sont envolées et vos chansons et votre belle jeunesse !

Et comme l'autre protestait :

— Oh ! je sais très bien ce que je dis ! continua-t-il. Je n'aime pas ces grandes songeries ! Il fait si bon vivre !... Un chagrin d'amour, n'est-ce pas ?... Vous aussi, cachottier ! Bah ! les choses s'arrangeront ! Tout s'arrange quand on le veut bien ; je vous en donnerai la preuve tout à l'heure.

Et il éclata de rire, se frottant les mains, escomptant d'avance l'effet qu'il allait produire quand il lui annoncerait son mariage ; jamais encore il ne lui avait parlé de Denise.

L'autre le regardait avec des yeux si tristes que cela le frappa et, lui pressant la main :

— C'est donc sérieux ? demanda-t-il. Pardonnez-moi alors ! Mais je suis si heureux qu'il me semble impossible que d'autres pleurent quand je ris. Le bonheur rend égoïste, et je n'ose plus maintenant étaler devant vous la grosse joie de mon cœur.

— Non, Claude, répondit Pierre, je ne vous en veux pas. Vous êtes un brave garçon que j'estime et que j'aime. Nouveau venu parmi vous, je me souviens des bons conseils que vous m'avez donnés. Si quelqu'un mérite d'être heureux, c'est vous... Moi aussi, continua-t-il, j'étais heureux, ou du

moins je croyais l'être. Mais un instant a suffi pour emporter toutes mes espérances. Celle que j'aime ne peut être à moi !

— Ah ! fit Claude. Elle est donc bien difficile, la demoiselle ! Je sais, moi aussi, ce que vous valez, et je ne comprends guère son refus !

— Elle m'aime, répondit Pierre simplement ; et c'est justement pour cela que je souffre.

Claude le regarda surpris.

— Alors, s'écria-t-il, je n'y comprends plus rien !

Voyez vous, moi, je n'ai guère été à l'école, et je n'entends rien à toutes ces difficultés. Je ne comprends qu'une chose : on s'aime, on s'épouse. Voyons, ajouta-t-il en lui pressant la main, je suis votre aîné, et de pas mal d'années ; je suis votre ami aussi : eh bien ! parlez... Quand ça vous pèse trop sur le cœur, voyez-vous, rien n'est bon comme de le dire ; cela ne console peut-être pas, mais cela soulage !

Pierre, alors, tira de sa poche une lettre ; lentement, il l'ouvrit ; puis, se tournant du côté de Claude, approchant le petit papier de la lumière qui les éclairait :

— Ecoutez, dit-il ; voici l'adieu que je viens de recevoir ; toute notre triste histoire tient là dedans ! Et il lut :

Pierre, il faut nous séparer. Je vous avais donné mon cœur, mais la reconnaissance que je dois à un autre me fait un devoir de vous le reprendre. A la mort de mon père, un ami nous a sauvés, ma mère et moi ; nous lui devons tout. Cet ami m'aime. Hier, il a demandé ma main. J'ai dit : " Oui ". Je sais combien vous souffrirez par ce que je souffre moi-même ; mais dussé-je en mourir, je dois payer ma dette de reconnaissance : nous ne nous reverrons plus !...

— Et c'est signé Denise, n'est-ce pas ? s'écria Claude, qui, la main crispée sur sa poitrine, écoutait cette lecture, croyant rêver encore, les yeux fous, voyant en un instant tout s'écrouler autour de lui !

Pierre recula.

— Qui vous a dit ? !...

Mais il n'eut pas le temps de continuer : Claude s'était précipité sur lui, le prenant à la gorge, et le renversant d'un coup.

— Tu mens ! fit-il ; avoue-moi vite que tu as menti, ou je t'étrangle là, comme un voleur !

Le jeune homme chercha à se dégager.

— Vous êtes fou ! murmura-t-il.

— Non, je ne suis pas fou ! continua Claude ; non malheureusement ! Cette jeune fille que tu aimes, c'est Denise ; celui qu'elle devait épouser, c'est moi. Comprends-tu maintenant qu'il me faut ta vie, à toi qui viens de m'arracher le cœur !

Pierre, luttant toujours, ne répondit pas ; lui aussi avait tout deviné, et il se sentait perdu.

C'est en vain qu'il essayait de se débattre. Les bras de Claude l'enserraient comme dans un étau. Cramponnés l'un à l'autre, ils roulaient sur l'étroit espace resté libre. Claude cherchait maintenant à saisir la lourde pelle à charbon.

La nuit était venue, et le train filait toujours.

Appeler au secours, Pierre ne pouvait y songer. Qui l'aurait entendu ? Renverser la vapeur ? Il eût fallu pour cela qu'il pût s'échapper des bras de Claude.

Tout à-coup, une idée lui vint, précise au milieu de cette lutte insensée.

Non loin de l'endroit où ils se trouvaient la voie était en réparation, et il leur fallait subitement ralentir la marche. Les rails, non encore établis, ne supporterait pas la vitesse ordinaire ; ils céderaient sous le poids. Un accident terrible était inévitable.

Claude, affolé par la rage, voyant rouge autour de lui, n'entendait rien ; brusquement, le jeune homme parvint à se dégager.

— Renversez la vapeur ! cria-t-il ; sinon, nous sommes tous perdus !

— Tant mieux ! fit Claude ; puissions-nous y sauter tous, et toi avec nous !

Et ayant réussi à saisir sa pelle, il l'éleva au-dessus de sa tête, prêt à frapper : Pierre le regarda fixement.

— Faites ! dit-il ; mais vous ne serez qu'un lâche assassin, car vous frapperez en même temps des innocents dont le sort nous a été confié !

Assassin !

A ce mot, Claude recula.

Et l'idée du devoir, soudain, se dressa dans son